

22 JANVIER 2016

« A CHACUN SA LECTURE » RENCONTRES JEUNESSE EN REGION MAISON DES ETUDIANTS AIME SCHOENIG - MONTPELLIER

Conférence inaugurale : grand entretien avec Philippe Meirieu, chercheur, spécialiste des sciences de l'éducation et de la pédagogie

« Veuillez prendre note de ce sujet pour un devoir à faire à la maison :

Pourquoi les poésies de Jules Slowacki contiennent-elles une beauté immortelle qui éveille l'enthousiasme ? »

Réponse d'un élève : « Moi je ne suis pas enthousiasmé ! Même deux strophes ne m'enthousiasment pas ! Personne ne lit ça, et encore c'est parce qu'on nous y oblige ! »

Extrait du roman *Ferdydurke* de Witold Gombrowicz



Un regard sur le passé et le présent : de Ferdinand Buisson à Alain Badiou

Ferdinand Buisson, philosophe et grand intellectuel de son époque, nous explique que la lecture n'est pas d'abord quelque chose de fonctionnel « permettant de lire les affiches municipales », mais avant tout quelque chose qui renvoie à des finalités inscrites dans la tradition protestante. En effet, on trouvait dans les maisons des protestants une cachette pour la Bible, car ils n'avaient pas le droit de la lire ni même de la posséder. Le catholique, quant à lui, avait droit à son missel. Le missel est à la Bible ce que le manuel scolaire est au livre complet aujourd'hui, c'est-à-dire un choix d'extraits sélectionnés par le clerc, présentés dans un ordre donné, avec des commentaires qui orientent notre interprétation, et nous transmettent la « bonne parole », celle qu'on ne peut pas discuter. Aussi y a-t-il une grande différence entre la Bible et le missel...

22 JANVIER 2016

Luther supprima la médiation de celui qui choisit les extraits et dit ce qu'il faut en penser.

Ferdinand Buisson est très inspiré par cette idée protestante ; pour lui, l'accès direct au texte est au cœur de l'émancipation, de la laïcité. La lecture permet de former des citoyens et non des usagers, qui accèdent à la pensée autonome, peuvent débattre du texte, avoir un rapport personnel et non plus simplement institutionnel et autoritaire avec lui.

Tout cela est vieux, mais d'actualité : au moment de défaire les théories du complot, il est bon de rappeler que **l'école se fonde dans le refus de l'imposition d'une parole dogmatique, dans la formation d'un sujet qui peut accéder à la liberté de penser.**

La société actuelle est marquée par 3 phénomènes :

> Le capitalisme pulsionnel, qui se caractérise par l'immédiateté, suractivée par nos technologies. Nos caprices doivent être instantanément satisfaits. Notre cortex frontal devrait pourtant servir à inhiber nos réflexions immédiates issues du cerveau pariétal. Mais seul un pédagogue peut déclencher mécaniquement ce cortex frontal, qui ne possède pas d'interrupteur magique...

> La crise de l'attention dans une atmosphère de distraction généralisée : Matthew Crawford, à la fois professeur de philosophie américain et réparateur de motocyclettes, souligne que les difficultés d'accès à la pensée chez nos enfants aujourd'hui sont pour beaucoup liées à l'absence de contact avec les objets. La médiatisation permanente de l'écran renforce la toute-puissance de l'enfant sans lui permettre de rencontrer la résistance de l'objet qui lui, n'obéit pas toujours à ses caprices.

L'enjeu central de tous les professionnels de l'éducation est de construire des dispositifs attentionnels qui permettent de **faire société**. L'attention est d'abord collective avant d'être individuelle. Pour qu'il y ait attention, il faut que la société construise à travers les arts, les spectacles... des dispositifs d'attention qui étayent l'attention individuelle. Nous sommes en pleine crise de l'attention dans une société de la dispersion. Or **la pensée, c'est l'inversion de la dispersion**. Et cela a peut-être quelque chose à voir avec la lecture...

22 JANVIER 2016

> Alain Badiou nous montre dans son dernier ouvrage que le monde exerce une vive pression sur la pensée dans son principe de consistance ; il propose à la pensée une dispersion imaginaire. Or tout bonheur réel est de l'ordre de la concentration. Nous avons pour vocation de **ralentir la pensée**, d'établir son temps propre. **Notre salut est dans la décélération.**

Si l'on relie Buisson à Badiou, on trouve une continuité entre l'un et l'autre : la nécessité de mettre un point d'appui au cœur de l'éducation à partir duquel la pensée puisse se développer. Or, le livre peut constituer précisément ce **point d'ancrage du moi dans le monde**. Plus qu'un objet, il est une forme de densité, il donne de la consistance à la vie. Il peut être pour nos enfants le moyen de **ne pas se diluer dans le monde, ne pas perdre le monde, et ne pas se perdre.**

Que peut offrir le livre à un sujet qui se construit ?

L'entrée dans l'écrit est une vieille histoire. Jack Goody a été l'un des premiers à se demander pourquoi nous avons commencé à écrire. Réponse : pour libérer notre mémoire. Faire des listes, tenir des cahiers de comptes nous permet de libérer nos pensées, d'externaliser notre mémoire pour la rendre disponible à des opérations mentales nouvelles. L'écrit est une émancipation : de la mémoire, de la distance, de l'immédiateté de l'oralité qui ne permet pas toujours de préciser sa pensée. L'écrit permet également de lutter contre la fugacité des choses.

L'un des grands problèmes de la scolarisation est que cet écrit est vécu comme un assujettissement par ceux qui l'apprennent. C'est d'abord une souffrance dont ils ne voient ni le sens, ni la finalité, avant de devenir une occasion de se dépasser et d'accéder à une émancipation nouvelle.

Nous avons transformé la normativité de l'écrit en normalisation de l'écriture. La normativité est ce qui permet d'accéder à la vie, d'intégrer la société en respectant certaines contraintes, la normalisation est ce qui impose des contraintes arbitraires et demande à chacun de renoncer à sa vie et à son individualisation. La fécondité de la normativité permet de briser la normalisation.

22 JANVIER 2016

L'écrit entre dans la vie de nos enfants et reste dans la vie de nos étudiants bien plus comme un outil de normalisation que comme un outil de normativité (outils standardisés, toujours les mêmes...) **Nous avons à retrouver sa normativité vive et non pas ce en quoi il nous oblige à dupliquer les écrits déjà existants.**

L'un des collégiens de Philippe Meirieu lui a déclaré un jour : « **On m'a toujours corrigé, mais on ne m'a jamais répondu** ». La normalisation veut que l'on corrige, alors que la normativité est la norme féconde qui permet de **faire de l'écrit une occasion de découverte de soi.**

Pourquoi le livre et l'écrit sont-ils si importants dans le développement de l'enfant ? Parce que les ouvrages jeunesse sont à la fois des textes qui résistent et des textes qu'il peut investir de sa subjectivité. Ils **résistent** car ils existent en tant qu'œuvres, il ne peut pas leur faire dire n'importe quoi, mais ils sont en même temps une **ouverture** car l'enfant peut les interpréter, y réfléchir...

C'est dans le « faire avec » quelque chose qui lui résiste qu'il se découvre : il négocie avec le texte, ne lui impose pas son caprice.

En plus de permettre à l'enfant de se construire comme sujet, le livre le relie aux autres à travers les questions dont il est porteur. Il va aider les enfants à se découvrir frères et sœurs des mêmes questions, donc à se vivre comme citoyens du monde, à s'identifier au sort des autres.

Ce qui fait d'un livre un grand livre, c'est qu'il relie l'intime à l'universel. L'enfant va découvrir que ce qu'il a de plus intime, comme sa peur, est commun à tous. Grâce à l'objet médiateur qu'est le livre, l'enfant rencontre des êtres qui donnent forme à ses questions et ouvrent à des réponses possibles : il va par exemple pouvoir dialoguer avec sa peur qui ressemble à un gros loup gris, elle ne va plus le paralyser car quelqu'un a écrit ce texte, d'autres vont le lire, il n'est plus tout seul...

Nous pouvons retenir une série d'objectifs pour l'école à travers la lecture : développer la capacité des élèves à voir le monde du point de vue des autres, en particulier de ceux que leur société dépeint comme inférieurs ; enseigner les comportements à avoir à l'égard de la faiblesse, qui n'est pas honteuse ; apprendre à ne pas avoir honte du besoin et de l'incomplétude, mais y voir des occasions de coopération et de réciprocité ; développer la capacité d'attention véritable aux autres ; affaiblir la

tendance à se tenir loin des minorités, et enfin promouvoir la pensée critique, le courage requis pour élever une voix différente.

Une politique pédagogique permettant la découverte du livre, et à travers elle, la construction d'un monde à la fois plus lucide et plus heureux

En matière culturelle, les politiques publiques en général et les politiques scolaires oscillent entre deux dérives : celle qui consiste à augmenter l'offre en imaginant qu'elle va mécaniquement développer la demande du public, et celle qui vise à rendre la consommation obligatoire et à imposer telle ou telle lecture.

Or, se contenter d'augmenter l'offre n'augmente pas la demande ; il convient plutôt de diversifier les publics et de multiplier les rencontres.

Rendre des lectures obligatoires est probablement nécessaire : il y a des incontournables. Mais on voit bien qu'elle n'est qu'une propédeutique. **Si elle s'arrête là, c'est une lecture échec, et non une lecture ouverture.** La lecture obligatoire doit permettre de découvrir le plaisir de lire.

On doit trouver une ligne de crête entre le développement de l'offre et l'obligation de la consommation : il s'agit d'**organiser la rencontre et construire la demande.**

Pour cela, il faut des lieux de curiosité, de proximité comme des bibliothèques et des centres documentaires dans les lieux scolaires. Ils existent, mais il ne faudrait pas que le « tout informatique » remplace le feuilletage des objets matériels.

Il est important de développer la capacité des enseignants à faire vivre un livre, à l'incarner, à être porteur du plaisir de lire, de la découverte.

3 idées simples à retenir : **proposer, proposer et proposer**, tout le temps, sans jamais se lasser. Ne pas renvoyer l'autre à son inculture ou l'exclure du cercle des lecteurs potentiels. Rencontrer et permettre des rencontres, faire des propositions particulières et toujours mieux adaptées. **Partir de ce que l'élève est, pour l'amener plus loin.**

Quelle offre éditoriale pour les dys ?

- **Pauline Alphen**, Autrice
- **Elisabeth Demolombe**, Responsable multimédia et référent numérique, Bibliothèque de Mauguio
- **Mélanie Edward**, Éditrice, éd. Magnard
- **Corinne Neuhard**, Formatrice académique, académie de Montpellier
- **Bénédicte Roux**, Directrice littéraire, éd. Flammarion jeunesse

Modératrice : **Sophie Martel**, Responsable de Tulitoo



L'offre éditoriale s'est beaucoup accrue ces dernières années. Avant, seuls les éditeurs spécialisés proposaient des lectures adaptées. Désormais, beaucoup d'éditeurs se sont pleinement engagés. Le public dys est devenu un vrai sujet pour la chaîne du livre et l'on peut s'en réjouir, en précisant que ce phénomène n'est pas relié à un effet de mode : les dys représentent entre 5 et 12 % de la population.

Cette part devrait s'accroître : grands prématurés, troubles endocriniens...

22 JANVIER 2016

La question est : qu'est-il possible de mettre en place, sous format papier ou numérique, pour permettre aux enfants dys de décoder des livres ?

Définition des troubles : dyslexie et dyspraxie

Pour **Corinne Neuhard**, l'enjeu est de bien définir les troubles dys pour pouvoir analyser correctement leurs besoins d'accès à la lecture.

La lecture implique de savoir déchiffrer et comprendre. Or les dys ont des difficultés à accéder à la lecture. Les deux troubles qui rencontrent un écho favorable du côté de l'offre éditoriale sont les dyslexies et les dyspraxies.

Dans les deux cas, c'est l'accès aux codes qui va être perturbé et nuire à leurs capacités de réflexion, qui elles sont préservées. L'acte de déchiffrage n'est pas automatisé : ils sont sans arrêt dans la double tâche, c'est à dire déchiffrer et chercher à comprendre. Ils se retrouvent donc très vite en surcharge cognitive, alors qu'ils sont parfaitement outillés pour saisir la beauté d'un texte.

> **La dyslexie est un trouble de l'acquisition et de l'automatisation du langage écrit** qui va pouvoir se détecter à l'entrée de l'école élémentaire. Il se caractérise par une grande lenteur, de la fatigue, des oublis... La mémoire est également touchée : on découvre une vraie fragilité au niveau de la mémoire à court terme et une lenteur dans la récupération de la mémoire à long terme.

On pense à tort qu'une dyslexie ressemble à une autre, alors que l'on distingue au moins 2 formes :

L'offre éditoriale se centre essentiellement sur les **dyslexiques phonologiques** : ceux qui ont des difficultés dans la coordination entre graphèmes et phonèmes. Devant un mot inconnu à déchiffrer vont se produire un certain nombre d'erreurs : inversions, élisions de sons, pas d'interprétation fine des textes... du coup, ces élèves dys procèdent à une lecture devinette, source de paralexies (confusions de sons) qui vont entraîner des confusions de sens.

La dyslexie de surface implique une difficulté à stocker et à automatiser la forme orthographique des mots. Du coup, l'enfant va régulariser des mots irréguliers, lire des lettres muettes, avoir un faible stock lexical de mots pourtant connus, ce qui entraîne une incompréhension majeure.

Il faut savoir qu'il y a 30 % de dyslexies mixtes, qui ont des besoins particuliers.

> **La dyspraxie visuoattentionnelle** est un trouble du champ de vision qui ne s'ouvre pas suffisamment pour permettre de lire le mot en entier. Le déchiffrage est perturbé, entraînant des sauts de lettres, de lignes et une fatigue attentionnelle.

Pauline Alphen nous propose une illustration actuelle de ces difficultés : celles de sa fille dysorthographique. Elle a vu combien la découverte de ce handicap dès le CE1 a bouleversé son apprentissage, et combien il lui était pénible et fatigant de déchiffrer. Le désir était toujours là, mais le plaisir n'y était pas. Il est éprouvant, à huit ans, de s'entendre répéter que l'on est en difficulté. Son enfant ne comprenait pas pourquoi les lettres « **se mélangent dans mon stylo, mais pas dans ma tête** ». « Je pense **singe**, mais le singe devient un **signe** au moment de l'écrire ».

Tant qu'elle lisait des livres de premières lectures, cela allait car le texte était court et ne la fatiguait pas. Mais en grandissant, les livres qui lui étaient destinés se sont révélés trop gros, trop longs.

L'école est devenue un champ de bataille pour elle. Pourtant, elle avait un grand désir d'apprendre à lire et écrire. L'urgence pour Pauline Alphen était qu'elle ne perde pas l'accès à l'écriture et la lecture, ni le plaisir d'aller à l'école.

Quelles solutions pour atteindre les dys ?

Quand on parle des troubles dys, le plaisir de la lecture peut paraître très éloigné, mais **les adaptations de livre permettent « qu'un wagon de retard ne devienne pas un train de retard »**. À condition que les enseignants aident ces élèves à trouver des codes pour comprendre un texte.

Au niveau de l'offre éditoriale, **Corinne Neuhard** assure que l'élément le plus important va être la taille de la police. De plus, il est indispensable de proscrire le soulignement et l'italique. L'idéal étant de présenter le texte dans un cadre et d'alterner les couleurs pour faciliter la lecture syllabique et faire une lecture exacte des mots. Il convient également d'être vigilant par rapport aux couleurs de contraste : le rouge et le vert sont fatigants à la lecture, alors que le bleu et le noir la facilitent.

22 JANVIER 2016

Pour la dyspraxie visuoattentionnelle, il faut ajouter à ces recommandations le fait d'écrire plus gros, de favoriser les codes couleur afin que l'élève se perde le moins possible. Un repérage en colonne, avec le début de la ligne en vert et un point d'arrêt en rouge, seront également précieux.

Il existe également la dysphasie de réception, qui implique une difficulté au niveau de la compréhension de sons alors que l'audition est normale. Quand un écrit n'est pas contextualisé, les dysphasiques n'accéderont pas à tout ce qui est de l'ordre de l'image, de la comparaison... l'offre éditoriale aurait besoin là d'adaptations très importantes : il faudrait notamment proposer des images en complément du texte pour soutenir l'attention et la capacité de compréhension.

Mélanie Edward s'est engagée dans cette voie d'édition spécifique après sa rencontre avec l'autrice Mim, qui regrettait qu'on ait tendance à trop simplifier le texte pour les dys et à travailler certains phonèmes et graphèmes de manière réductrice. Une orthophoniste a aidé Mim à rédiger des livres spécifiques, en gommant les ambiguïtés de certains mots, en trouvant leur équivalent, plus facile à lire.

Les éditeurs ont travaillé en noir, bleu et gris pour les lettres muettes, ont peaufiné le confort de lecture : les lignes sont équilibrées. Mettre en place de petits outils pour des enfants en difficulté permet de **proposer des béquilles pour accéder plus facilement au sens**. Un texte adapté est toujours accompagné d'une version classique chez les éditions Magnard. Ainsi, dans une classe, 20 enfants travailleront sur une version classique, 2 sur une lecture aidée, mais **ils partageront le même texte**.

Un enfant en lecture aidée lorsqu'il maîtrise bien un livre peut alors se lancer le défi de passer à la version classique : du coup, le texte ne lui fera pas peur car il le connaîtra bien...

Bénédicte Roux explique que cette démarche est plus récente chez Flammarion. Plusieurs appels et mails de parents se plaignant que tel livre leur plaisait, mais que leur enfant avait telle difficulté, ont été à l'origine du projet. Dans la conception des livres de la collection « Le club des Dys », l'attention a été portée sur le fait de ne pas couper les mots, d'avoir un interlignage important, de choisir un papier qui ne réfléchit pas la lumière... Ce travail spécifique pour cette collection a aidé Flammarion Jeunesse

à aller également plus loin dans leurs autres collections et à davantage prendre en compte des facteurs communs à tous les lecteurs comme la fatigue visuelle.

Le choix d'**Elisabeth Demolombe** pour faciliter la lecture des enfants dys est de les former à la lecture numérique à la bibliothèque. Son objectif est de développer leur habileté numérique : avant de pouvoir lire un livre sur tablette, smartphone, il faut savoir se servir d'une application de lecture et la paramétrer... Elle souhaite les accompagner dans l'accès au livre, améliorer leur confort de lecture et développer leur autonomie et leur plaisir de lire, en partenariat avec les enseignants et les parents. Pour cela, elle mène des ateliers numériques pendant lesquels les élèves (6^e) peuvent choisir leurs réglages et modifier la forme du texte pendant leur lecture. Elisabeth Demolombe observe une très grande variabilité des préférences (style et taille de polices, couleurs...) car chaque personne est différente. La version numérique permet au lecteur d'adapter la feuille de style selon ses besoins. La personnalisation peut ainsi être plus poussée. À noter que les epub3 nativement accessibles vont revêtir de plus en plus de profils spécifiques pour les dys.

Des héros dys pour les dys

L'envie de proposer à sa fille une histoire dont un dys serait le héros a conduit **Pauline Alphen** à écrire : « La vraie vie de l'école », paru aux éditions Nathan. L'autrice a découvert que les enfants dys mettaient en place une compensation qui relève de l'inventivité, pour arriver aux mêmes buts que les autres : ils vont mettre plus de temps, vont faire croire à leur instituteur qu'ils prennent le même chemin que les autres pour y arriver, alors qu'ils feront le détour qui leur convient. Leur problème essentiel est le temps.

Ce roman de fiction s'appuie sur ce qu'a pu vivre sa fille. Un lecteur pourra ainsi s'identifier l'héroïne.

Pour conclure, **Corinne Neuhard** rappelle qu'il existe plusieurs formations pour enseignants, et que le CNL a une réelle volonté d'aider les éditeurs spécifiques, ainsi que les bibliothèques.

22 JANVIER 2016

Comment faire venir à la lecture ceux qui n'aiment pas lire ?

- **Magdalena**, Autrice, éd. Flammarion
- **Nathalie Brisac**, Autrice, éd. École des loisirs
- **Manu Causse**, Auteur
- **Fanny Fourier**, Bibliothécaire en charge du pôle Intermezzo, bibliothèque José Cabanis

Modératrice : **Sophie Martel**, Responsable de Tulitoo



Les auteurs, l'éditrice et la bibliothécaire présents aujourd'hui constituent la chaîne du livre, qui nous rappelle que chacun à son niveau est un acteur fort, un médiateur pour amener les enfants, ces futurs adultes, sur le chemin de la lecture. Il y a des livres et des rencontres qui comptent, et comme les enfants sont tous différents, il s'agit de multiplier les accroches pour s'assurer de les toucher, en se rappelant que ce n'est pas une mission isolée, mais bien collective : **nous sommes tous investis de cette responsabilité.**

22 JANVIER 2016

L'auteur, par son travail d'écriture, essaie de se mettre au niveau de ses lecteurs. Les rencontres en classe sont un moyen essentiel de proposer le plaisir de lire : incarnation de l'auteur, lectures « gratuites », séances d'écriture, échanges avec les élèves et les enseignants... ces rencontres peuvent prendre des formes diverses et variées.

L'éditeur travaille les livres sous toutes leurs formes (livres d'images, adaptations BD, albums filmés, livres audio...) pour rejoindre un public toujours plus diversifié.

Le bibliothécaire favorise les partenariats, valorise les prescriptions, s'emploie à gagner la confiance des ados, propose la lecture offerte à haute voix, et un univers de partage.

Par ailleurs, il est important de rappeler que le taux d'illettrisme en France est à 7 %.

Des auteurs proches des jeunes et à même de déceler leurs blocages plus ou moins conscients par rapport à la lecture

Magdalena, autrice jeunesse et enseignante au CP pendant seize ans, explique qu'elle était très mauvaise en orthographe étant enfant. Aujourd'hui, elle est porteuse de livres : elle porte ses livres dans les classes au sens propre comme au figuré. Lire gratuitement des livres aux enfants est capital pour elle, et elle laisse une grande place à l'improvisation lors de ses rencontres scolaires. Elle estime que dès que la lecture devient obligatoire, cela peut couper l'envie. Aujourd'hui encore, Magdalena adore lire, mais déteste parler d'un livre qu'elle a aimé. Aussi, elle comprend amplement les enfants qui sont paralysés par **l'exercice de lecture, qui va être jugé, noté, écouté** par des oreilles de camarades de classe pas toujours bienveillants. L'autrice admet qu'elle n'a pas de recette magique pour donner le goût de lire aux enfants, mais une certitude : **il faut mettre des livres entre leurs mains.**

Magdalena revient sur un souvenir qui peut éclairer certains parents et enseignants : l'une des choses qui lui a donné le goût de lire est **d'écouter des pièces radiophoniques.**

Elle fait aujourd'hui des albums dans une collection pour les CP et s'amuse beaucoup à les écrire, piochant dans sa mémoire. Les histoires se passent à l'école, et peuvent ainsi rejoindre des élèves dans les émotions qu'ils y vivent au quotidien.

Manu Causse, auteur pour les adolescents était auparavant professeur de français. Il se souvient d'Eugénie Grandet en troisième, qu'il a mis beaucoup de temps à comprendre. Une fois attrapé le virus du plaisir de lire, il a souhaité le transmettre. Il explique que bien qu'ayant une bibliothèque personnelle très importante, ses enfants à présent adolescents sont réticents à toute forme de lecture.

Sa rencontre avec des éditrices de Talents Hauts l'a poussé à s'interroger : comment peut-on intéresser des élèves de quatrième ? Il a ainsi commencé à faire plusieurs romans.

Pour lui l'écriture est un moyen d'accès au plaisir de lire. Lorsqu'il intervient dans les classes, il demande aux élèves : « Qui écrit parmi vous ? Comment faites-vous pour gérer et exprimer une émotion trop forte ? » Les élèves ont cependant tendance à répondre « On fait du foot ».

L'auteur raconte son expérience avec l'association « Réparer le langage, je peux », qui permet à chacun de **retrouver l'estime de soi** dans son groupe de travail et au sein de son établissement, grâce au projet qu'elle mène. Dix auteurs sont intervenus dans des classes toulousaines en difficulté. L'objectif : écrire un roman en six ou sept séances. Cela paraissait impossible, mais le but a été atteint. L'association a regroupé les textes sous forme de livres qu'élèves et auteurs sont allés vendre dans un Cultura. Les enfants se sont ainsi intéressés à la question de la librairie, de la vente de livre... En devenant acteurs de sa création, ils sont passés de l'autre côté du décor et cette familiarité nouvelle avec l'objet livre les a rapprochés de lui.

L'auteur rappelle qu'il est du devoir des adultes de ne pas projeter d'angoisses sur les enfants, avec des phrases qui braquent automatiquement telles que : « Il faut que tu lises sinon tu seras incapable de décoder le monde ». Il faut réaliser qu'ils ont aussi leur façon de décoder le monde, en particulier dans leur rapport à l'image.

Manu Causse revient sur l'expression « se mettre au niveau de ses lecteurs » à propos de la technique d'écriture jeunesse et adolescente en particulier. Il y a en effet souvent des lieux communs, un langage parlé... mais « parler jeune » ne fonctionne pas. Quels que soient les efforts que l'auteur fournira pour être « à jour », il sera dépassé. Aussi, inutile de se forcer à « parler jeune » pour parler aux jeunes.

Le rôle essentiel des éditeurs pour faire rimer livres avec envie

Nathalie Brisac se souvient que de 11 à 25 ans, elle n'aimait pas lire : le collègue l'en avait dégoutée. Selon elle, le premier rôle d'une maison d'édition est de faire les meilleurs livres possible. Pour cela, il y a plusieurs recettes ; tout d'abord, il faut

22 JANVIER 2016

travailler de manière étroite avec les auteurs, dans une grande confiance. Ensuite, il faut toujours se souvenir que les livres jeunesse vont « parler » à des êtres en devenir qui ont des questions graves : l'amour, la jalousie, la haine...

Ensuite, il faut savoir **donner le goût de lire en partageant ces livres**. La notion de partage est inépuisable : il s'agit de rendre accessible sans injonction, en ne laissant pas de côté la notion de plaisir. Si on lit chaque jour une histoire à un enfant sans lui poser de question ensuite, sans juger sa compréhension, le goût lui viendra naturellement.

Il y a le livre, mais aussi le livre sous toutes ses formes. Livres audios, albums filmés... En règle générale, l'on peut dire que tous les enfants aiment les histoires : c'est à partir du primaire que ce taux chute : la manière de lire est transformée, devient scolaire, notée...

L'école des loisirs crée des **albums filmés** pour rendre le livre encore plus vivant. L'illustration ne bouge pas, mais le texte est parlé. Il s'agit de donner aux enfants le goût de l'histoire qu'ils retrouveront de manière encore plus vive dans le livre. Il y a des sons (par exemple, quand le mot « lac » est énoncé, un bruit d'eau intervient en fond sonore). Il est possible d'afficher le texte lu sur l'écran ; en coupant le son, on peut proposer aux élèves un karaoké. Ils jouent en lisant, et cela donne vraiment un bon aperçu du plaisir que l'on peut vivre à travers la lecture.

Faire venir le livre aux enfants

Fanny Fourier regrette qu'il n'y ait pas de secteur ado dans toutes les bibliothèques françaises. À José Cabanis, bibliothèque toulousaine, ils ont créé un espace dédié aux adolescents qui est une véritable bibliothèque dans la bibliothèque. Baptisée **Intermezzo** pour ne pas l'appeler « secteur ado » (rien de tel pour les faire fuir), elle se veut un lieu passerelle entre les collections. Cet espace ne propose pas que des sélections adolescentes : on y trouve aussi de la littérature générale, et des supports très variés : du DVD aux albums en passant par les romans, les jeux vidéo...

La force de la prescription d'Intermezzo réside dans ses partenariats resserrés avec des libraires, qui envoient des offices de nouveautés. Une vingtaine de personnes lisent les livres, débattent et sélectionnent les documents ; ainsi, les livres présentés aux ados ont réellement été lus et aimés. Fanny Fourier précise qu'il y a tout de même une représentation de ce qu'on leur demande : ils n'occultent pas les requêtes des usagers. Si tel roman sentimental est attendu, il va être commandé par la bibliothèque pour pouvoir le proposer, même si l'équipe ne l'aurait pas acheté de prime abord. En effet, certains jeunes vont rentrer dans la lecture par la novélisation

de jeux vidéo, par la lecture de *So foot* ou de littérature people, de romans sentimentaux... **Cela donne par la suite plus de crédit à ce que l'équipe leur propose.**

L'Afev, Association de la Fondation Étudiante pour la Ville, mène des actions sociales dans les quartiers prioritaires. Fanny Fourier explique que ce sont eux qui représentent la bibliothèque à l'extérieur. Ils sont de très bons relais et se font les ambassadeurs du livre.

Enfin, la bibliothèque José Cabanis propose des livrets de coups de cœur aux ados, en les triant pas thématique et non par genre : vampires, amour, frisson... c'est un bon outil de médiation silencieux que les jeunes utilisent, car un ouvrage marqué coup de cœur sort trois fois plus qu'un autre.

Nathalie Brisac conclut sur ces mots : **il faut faire venir le livre aux enfants. Certains ont peur de se rendre dans les bibliothèques. À nous d'imaginer des actions qui vont vers eux.**



Groupe Jeunesse du SNE

Président : Thierry Magnier

Chargée de mission : Tiphaine Duchénoy

Photos : Occitanie Livre et Lecture

Synthèses : Justine Caizergues

Pour toute citation : © SNE